L'AMPHITHÉÂTRE DES TROIS-GAULES A LYON : PREMIÈRE CAMPAGNE DE FOUILLES

par Amable AUDIN et Marcel LEGLAY

Interrompus à la fin de 1963, avant que ne fût achevée la démolition de la citerne de 1854, les travaux de dégagement de l'amphithéâtre reprirent à l'été 1965 sur le versant méridional de la colline de la Croix-Rousse (fig. 1). Le premier travail fut précisément la destruction des vestiges de la citerne dont il ne demeure aujourd'hui que le mur de fond, destiné au soutènement. L'année 1966 fut consacrée au dégagement des murs entourant l'arène en son quart nord-ouest, et la suivante vit la minutieuse remise en état des vestiges (fig. 2 et 3).

Ces travaux apportèrent une surprise. Au cours des recherches de 1957, le troisième sondage avait rencontré une maçonnerie que l'on n'avait pu examiner du fait de l'arrivée massive d'eaux errantes. Admettant qu'il s'agissait du mur bordant l'arène, nous avions fixé à 59 m la longueur de celle-ci. Or, cette maçonnerie appartenait à une construction tardive, sans rapport avec l'amphithéâtre. Ainsi parut-il que l'arène mesurait quelques mètres de plus.

I. L'ÉDIFICE DE RUFUS

L'enquête préalable à travers la documentation relative à l'amphithéâtre, enrichie par la découverte, en janvier 1958, de l'inscription dédicatoire de l'édifice, fut, pour les fouilleurs de 1966-67, un précieux instrument¹. Avant que ne fût donné le premier coup

1 J. GUEY et A. AUDIN, L'amphithéâtre des Trois-Gaules à Lyon, dans *Gallia*, XX, 1962, p. 117-145 ; XXI, 1963, p. 125-154 ; XXII, 1964, p. 37-61. Si, sur le plan archéologique, l'amphithéâtre en tant que monument semble né à Pompéi en 70-65 av. J.-C. avec l'édifice offert à la ville par les *duoviri quinquennales* C. Quinctius Valgus et M. Porcius, on sait qu'au point de vue épigraphique, la première mention du mot *amphitheatrum* n'est pas antérieure au règne d'Auguste : elle apparaît pour la première fois dans une inscription de la colonie romaine de Luceria, dans le Bruttium : *Année épigraphique*, 1938, n° 110, que J. GUEY, *Journal des Savants*, 1938, p. 73-74, considère comme antérieure à 2 av. J.-C. Sous Tibère, à Lyon, le mot est déjà abrégé, à peine, il est vrai : *amphitheatr.*, *Année épigraphique*, 1959, n° 81. — Voir à ce sujet R. ÉTIENNE, La naissance de l'amphithéâtre : le mot et la chose, dans *Revue études latines*, XLIII, 1965, p. 213-220.

1 Les vestiges de l'amphithéâtre dans le contexte urbain actuel. *Au nord* de l'édifice, en dessous de l'École des Beaux-Arts, la rue des Tables-Claudiennes, limite imposée à la fouille. *A gauche*, la courbe de la Montée des Carmélites, ancienne voie du Rhin. *A droite*, la tranchée du funiculaire. Noter que la courbe du mur nord de la citerne altère le développement de l'ellipse de l'arène dont l'entrée sud se situe sous la voiture blanche, dans la courbe de la rue.

de pioche, ils savaient que l'amphithéâtre avait été construit en deux campagnes. En 19 de notre ère, le prêtre fédéral C. Julius Rufus et son fils avaient fait niveler l'arène et dresser à l'entour le podium réservé aux délégués des nations gauloises. Au II^e siècle, ce noyau avait été étendu de manière à constituer un édifice susceptible de recevoir un grand nombre de spectateurs. Utilisant habilement un fragment d'inscription trouvé dans le canal de l'arène en 1958, J. Guey attribua cette extension à C. Julius Celsus, procureur en Gaule entre 130 et 136.

Précisons-le : les travaux récents, s'ils furent heureux quant à l'édifice de Rufus, le furent beaucoup moins pour celui de Celsus. Dans la moitié nord, seule accessible, les gradins du II^e siècle furent posés sur le sol naturel, lequel, après l'exploitation des blocs au XIII^e siècle, ne cessa de se déliter et de s'abriter. En revanche, ce que Rufus qualifiait de podium, malgré la perte de ses pierres de taille, livra des maçonneries hautes de 3,50 m au-dessus de l'arène, nivelées qu'elles avaient été, en 1854, par l'établissement du radier de la citerne (fig. 2).

2 Vue générale des dégagements, prise du nord-est. *Au premier plan*, la porte du ^{II}^e siècle avec le montant de pierre relevé sur sa base. *Derrière* ce montant, le local servant à la manœuvre de la herse et le bloc qui maintenait l'appareil. En arrière, les travées du podium de Rufus non altérées par les travaux du ^{II}^e siècle. Dans la troisième débouche le vomitoire nord-ouest, desservant les gradins des délégués des nations gauloises. *Plus à gauche*, les trois salles jumelles du complexe du ^{II}^e siècle, inséré sous le podium de Rufus. Enfin, à l'extrême gauche, la chapelle des gladiateurs dont la voûte portait le pulvinar. *En arrière*, on distingue les murs du vomitoire ouest.

Toutefois, tel qu'il apparaît, le podium de Rufus a subi, au ^{II}^e siècle, d'importants remaniements résultant de la nécessité d'adapter le système des accès, rendu caduc par la construction de nouvelles structures qui en oblitéraient les abords. Alors fut aménagée dans le sol naturel, et sous les gradins, une série de locaux desservis par l'extérieur. Si bien que, du podium primitif, subsistent peu d'éléments originaux (fig. 4).

*
* *

Le podium. — Dans la partie nord, le podium est implanté sur le sol naturel constitué en partie par une molasse de teinte verdâtre, en partie par un gravier glaciaire mêlé de blocs erratiques. Large de 7,86 m, ce podium s'encadre dans trois murs elliptiques. Le premier, au bord de l'arène, est épais de 0,65 m à 0,70. Le second, épais de 0,80, est exactement au milieu de l'anneau. Le troisième, épais de 0,96, clôt l'édifice par une enceinte continue. Des deux derniers ne demeurent que des soubassements (fig. 4).

Ces dispositions n'intéressent que la zone du podium qui bénéficiait de l'existence du sol naturel à une cote assez haute pour être utile. A partir d'un point à déterminer,

3 Plan des vestiges actuellement dégagés.

4 Plan des vestiges de l'édifice de Rufus.

les gradins étaient portés, non plus sur la molasse, mais par une voûte annulaire reposant par ses génératrices sur cette même molasse, ici arasée au niveau de l'arène. Large de 4,35 m, cette voûte adossait ses bases aux murs extérieurs du podium en une masse de maçonnerie large de quelque 0,80 du côté de l'arène, de l'autre de 0,95 environ.

La masse maçonnée qui portait la voûte à l'est avait été banchée contre le mur de l'arène. Or, il se trouve que ce mur fut très fortement érodé dans ce secteur, au point de montrer la face banchée de la maçonnerie située en arrière. Où cette face est remplacée par une lentille de molasse, cessait également la voûte. Ainsi constate-t-on, ce qui pouvait être contesté, que, avant les remaniements du ¹¹e siècle, la voûte annulaire débutait au même point qu'après. Sous une forme ou sous l'autre, il existait donc autour de l'arène un anneau de construction qui était tranché aux extrémités du grand axe par des entrées monumentales servant d'accès à l'arène.

La porte nord. — Ces coupures avaient pour effet que l'édifice semblait constitué par deux séries de gradins affrontés. L'ensemble méritait donc le titre d'amphithéâtre, c'est-à-dire, étymologiquement, de « théâtre des deux côtés ». Aujourd'hui, seule est visible l'entrée nord, sous l'aspect qu'elle prit au ¹¹e siècle, après avoir été sensiblement élargie. Afin de retrouver les dispositions initiales, une tranchée fut ouverte en travers de cette entrée. Elle révéla, contre le mur ouest, un soubassement marquant un retrait de 0,60 m sur ce mur, et constitué par un seul lit de gros galets ronds posés sur le gravier glaciaire qui servait de semelle au mur primitif. Du côté opposé, où le sol naturel était plus élevé, et aussi plus solide, rien ne demeurait du mur symétrique qui avait peut-être été un simple garnissage de la molasse. Ainsi, dans l'édifice de Rufus, l'entrée nord devait-elle mesurer quelque 5,50 de large à son débouché sur l'arène.

5 La chapelle sous le *pulvinar*, avec le passage encadré de murets qui est un aménagement tardif.
A gauche, la porte ouvrant sur l'arène.

6 La chapelle vue de l'arène. *A droite*, le complexe des trois salles du II^e siècle.

Pulvinar et chapelle. — Traditionnellement, existait à chaque extrémité du petit axe une tribune, le *pulvinar*, réservée aux personnages officiels. Si la tribune de l'est est hors des dégagements récents, ceux-ci ont atteint partiellement la tribune opposée, ou plutôt ce qui en subsiste et se réduit à des soubassements. Ils sont constitués par deux files parallèles de grands blocs de calcaire tendre, partiellement enterrés, l'une immédiatement derrière le mur de l'arène, l'autre à 4,34 m plus à l'ouest. Ces blocs, qui atteignent 1,88 m sur 0,94, portaient directement la génératrice de la voûte soutenant le *pulvinar*.

Sous cette voûte était aménagée une salle mesurant 7,74 m à l'ouest et 6,82 à l'est. Des murs qui la fermaient transversalement et portaient aussi sur des blocs, celui du sud a laissé quelques vestiges, l'autre, démoli au ^{II}^e siècle, fut relevé sur le même emplacement. Les murs de cette salle furent dégrossis au mortier gris, puis couverts d'une couche de mortier à tuileaux de 0,02 m, avec mince enduit blanc. Postérieurement, fut appliquée par-dessus une seconde couche semblable. Trois portes desservaient cette salle. L'une, large de 0,95, ouvrait directement, mais obliquement, sur l'arène. Son seuil a laissé quelques traces (fig. 5). La seconde, qui comportait une marche, débouchait de l'ouest dans l'axe de la salle. Venant de l'extérieur, on l'atteignait par un couloir descendant, coupé de degrés, large de 1,75 m, qui a été suivi jusqu'à 13 m de l'arène sans atteindre son extrémité. Il se termine par un étranglement de 1,30 m de long, large de 1,27 d'un côté, de 1,18 de l'autre. La partie orientale montre un arc à génératrice en pente, livrant une curieuse compénétration avec la voûte de la salle qui lui est transversale. Murs et voûte du couloir, d'abord dégrossis au mortier gris, furent couverts d'une strate de mortier à tuileaux de 0,015, puis d'un enduit blanc de 0,002 (fig. 6). La troisième porte était ouverte dans la paroi sud, et seul en demeure le montant ouest. Elle donnait dans un local entièrement situé sous la rue moderne. La découverte d'un fragment de stèle votive, portant quelques lettres, dans la salle inférieure suggère qu'elle constituait une chapelle aux divinités infernales de l'arène², où se recueillaient combattants et bestiaires avant l'affrontement.

² Le culte de Némésis est largement attesté dans les amphithéâtres ou dans leur voisinage immédiat. A Aquincum, en Pannonie, où il y avait deux amphithéâtres, un Némésion se dressait auprès de chacun des deux monuments. Parmi les documents dédiés à Némésis, et liés à un amphithéâtre ou à la gladiature, les plus récents ont été découverts à Salone : cf. FR. WEILBACH et E. DYGGVE, *Recherches à Salone*, II, 1933, p. 84 = *Année épigraphique*, 1934, n° 283 ; à Césarée, en Maurétanie : L. LESCHI, *Bull. arch. du Comité*, 1946-1949, p. 102-103 = *A.E.* 1946, n° 79 ; à Flavia Solva, dans la Norique, où un autel provenant du sanctuaire de Némésis lié à l'amphithéâtre représente la déesse couronnant un gladiateur : E. DIEZ, *Jahresh. d. österr. arch. Inst.* XXXVI, 1946, Beibl., col. 5-14 = *A.E.*, 1950, n° 108 ; à Chester (*Dena*) en Bretagne : *A.E.*, 1967, 253 ; à Tarragone : S. VENTURA SOLSANA, *Archivo español de Arqueología*, XXVII, 1954, p. 269 = *A.E.*, 1956, n° 24. Pour l'Espagne, voir A. GARCIA Y BELLIDO, Némésis et son culte en Espagne, dans *Boletín de la real Acad. de la Historia*, CXLVII, 1960, p. 119-147, et du même auteur, *les rel. orientales dans l'Esp. rom.*, Leiden, 1967, p. 83 et s. Ces documents s'ajoutent à la liste établie en 1928 par H. VOLKMANN, *Studien zum Nemesiskult* (*Arch. f. Religionswiss.*, 1928, p. 313). La fonction de Némésis protectrice des jeux, de l'amphithéâtre comme du théâtre, a été mise en lumière par A. VON PREMERSTEIN, *Nemesis und ihre Bedeutung für die Agone*, dans *Philologus*, 1894, p. 400-415. On sait en particulier par des inscriptions que ceux qui mouraient dans l'amphithéâtre étaient considérés comme frappés par Némésis : cf. A. BALIL, *La lex gladiatoria de Italica*, Bergamo-Madrid, 1961 et L. FOUCHER, *Venationes à Hadrumète*, dans *Oudheidkundige Mededelingen mit het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 1964, p. 101-104.

En Gaule, les amphithéâtres ne paraissent guère avoir livré d'inscriptions ou de reliefs de Némésis. A Fréjus, a été signalé un *sacellum* avec un autel de marbre, mais anépigraphie, semble-t-il (cf. TEXIER, *Mém. prés. par divers savants à l'Acad. des Inscr.* 2^e série, Antiquités de la France, II, 1949, p. 237 ; A. GRENIER, *Man. arch. gallo-rom.*, III, 2, *Ludi et circenses*, 1958, p. 608). A Trèves, un autel trouvé dans l'arène fut érigé *in h(onorem) d(omus) d(iuinae) Genio aren[ar]iorum*, au génie des « gens de l'arène » (*C.I.L.*, XIII, 3441). Notons toutefois qu'à l'amphithéâtre

A une époque non déterminée, mais dans les limites de l'utilisation de l'amphithéâtre, la chapelle semble avoir été désaffectée. Le passage entre la porte du couloir et celle de l'arène fut maintenu et l'on construisit de chaque côté deux étroits murets. Cette opération semble indiquer que la chapelle fut remblayée de part et d'autre du passage, et l'on en vient à se demander si ce remblaiement ne fut pas consécutif à quelque fissuration de la voûte portant le *pulvinar*. Plutôt que de la reconstruire entièrement, on préféra remblayer la chapelle inférieure. Un argument en faveur de cette hypothèse est que le pied des deux murets a livré les restes d'un garnissage de tuiles à rebords destinées à combattre l'humidité provenant du remblai entassé derrière les murets (fig. 5).

Tout le système du *pulvinar* dépasse largement vers l'ouest l'alignement extérieur du podium. Il existait donc, aux extrémités du petit axe, un saillant de 5 m environ, d'une largeur incertaine, dont la façade portait l'inscription dédicatoire de Rufus. L'inscription symétrique du saillant oriental, haute de 0,80 m, longue de 5,35, a fait l'objet de la retentissante découverte de janvier 1958.

Dans la façade du saillant occidental, seul connu, ouvraient la porte qui, par un passage en palier, conduisait au *pulvinar*, et une autre qui donnait accès au passage descendant à la chapelle, dont les murs latéraux, maçonnés en granits réguliers, présentent également une protection contre l'humidité par des tuiles à rebords réservant un vide isolant.

En descendant ce passage, on rencontre sur la gauche, 3,50 m avant le rétrécissement terminal, un seuil de pierre blanche, aujourd'hui profondément usé par une longue utilisation. Il portait deux montants qui encadraient une porte dont on voit, à droite, la trace de la crapaudine dans laquelle tournait le vantail. Large de 0,80 m, cette porte desservait un palier sensiblement carré, d'où s'amorçait, à droite, un escalier large de 0,90 m, entièrement dissimulé à l'intérieur du mur. Il en subsiste quatre marches, hautes de 0,30 m, d'une foulée à peine supérieure. Il assurait la communication entre le *pulvinar* et la chapelle inférieure. Dans l'état premier, l'escalier était isolé du terrain naturel, alors beaucoup plus élevé, par un simple garnissage qui en constituait la paroi latérale

nord. Ce garnissage fut refait au II^e siècle, lorsque le sol qu'il masquait fut creusé pour l'établissement d'un nouveau vomitoire en direction du podium. L'emploi d'un calcaire blanc, très tendre, d'origine provençale, atteste que l'escalier remonte au temps de Rufus. Au II^e siècle, les marches eussent été taillées dans le calcaire dur utilisé pour l'escalier terminal du vomitoire voisin. Leur usure est telle que l'on se demande comment il était possible de pratiquer un escalier en pareil état, et l'on s'étonne qu'il n'ait pas été restauré au II^e siècle. En ce qui nous concerne, pour des raisons de conservation des autres marches, nous avons refait en béton la seconde, quasi entièrement détruite (fig. 7).

7 L'escalier unissant le *pulvinar* et le couloir descendant à la chapelle.

d'Arles, une Diane chasseresse est représentée dans une niche, accompagnée de ses chiens et tendant la main sur un autel (A. GRENIER, *ouv. cit.*, p. 618) ; or, on sait que Némésis et Diane étaient parfois associées, voire assimilées, par ex. à Bonn, autel dédié *Nemisi Deanae* (F. OELMANN, *Bonn. Jahrb.*, 149, 1949, p. 334 = *A.E.*, 1953, n° 93). Sur la représentation de Némésis sur des glaives et sa signification, voir en dernier lieu A. HAMBURGER, *Gems from Caesarea Maritima*, dans *Atiqot*, VIII, 1968, p. 13.

Dans le mur de clôture du podium, tendu entre l'annexe du petit axe et la porte du grand axe, existaient, à intervalles réguliers de 14 m environ, trois portes secondaires permettant de gagner le sommet de la *cavea* pour redescendre dans les gradins que divisaient en quatre *cunei* les escaliers issus de ces portes. Cette ordonnance extérieure était indépendante d'une autre qui intéressait les seuls soubassements. Perpendiculaires aux murs annulaires, existaient des murs rayonnants qui divisaient chaque quadrant en cinq secteurs mesurant 7 à 8 m de large côté arène, et 9 m environ côté façade extérieure.

Les gradins. — La gradination du podium a posé de difficiles problèmes. En effet, les voûtes qui coiffaient les trois salles jumelles offrent, à l'extrados, une pente de quelque 35 %, alors que normalement la pente des gradins atteint 62 %. Ce problème a reçu sa solution.

Arasés par la construction de la citerne, les vestiges actuellement visibles ne livrent de traces de gradins que dans le petit secteur dégagé à l'est de la porte nord. Encore ne sont-ce que les maçonneries qui portaient les blocs, ceux-ci ayant été exploités au cours des âges. Posées directement sur la molasse, ces maçonneries ne subsistent qu'entre les murs B et C, le premier gradin confondant sa face verticale avec le parement du mur B. Ce premier gradin est large de 0,77 m, le second de 0,98, puis paraît un nouveau de 0,77 m et un dernier de 0,95. Admettant que la zone entre les deux premiers murs ait été aménagée pareillement, on situera le passage devant le gradin inférieur à 2,90 m au-dessus des blocs biseautés, réservant aux orthostates une hauteur de 3,25 m, qu'il faut augmenter de 0,45 m, hauteur des chaperons. Le dernier gradin serait à 5 m au-dessus des blocs biseautés.

Ces cotes impliquent que la hauteur des gradins était voisine de 0,30 m. Or, les gradins conservés, qui portent mention des noms des tribus gauloises, mesurent justement 0,30 de haut. Dimension très anormale : il est impossible de rester longtemps assis sur des gradins aussi bas. La seconde observation résout le problème posé par la première : il s'agit de l'alternance des gradins de 0,98 m et de 0,77 de large. Elle laisse supposer, ce que confirme leur faible hauteur, que les délégués ne s'asseyaient pas sur les gradins mais dans des fauteuils posés sur les gradins larges, ceux précisément qui portaient les noms des tribus. Les gradins étroits servaient à la circulation.

Ainsi, le profil de la gradination n'excédait pas 35 %, et cette remarque trouve confirmation dans le profil analogue des voûtes des trois salles jumelles construites au II^e siècle par-dessous le podium. Toutefois, au-dessus de ces salles, il serait impossible de restituer les gradins au niveau où on les trouve près de la porte nord. Admettons donc que la restauration du II^e siècle s'accompagna du rehaussement des gradins d'environ 0,60 m. Cela explique un fait que l'on exposera plus loin : la pose de rambardes métalliques sur les chaperons coiffant les orthostates.

L'arène. — Les relevés établis par M. Lacharme ont déterminé que l'ellipse de l'arène n'était pas régulière. Tant qu'elle ne sera pas entièrement dégagée, il sera impossible d'en connaître les dimensions précises. Toutefois, le relevé de la partie actuellement connue et les renseignements fournis par des sondages antérieurs, en particulier celui de 1956 dans la pelouse en rognon de la rue Sportisse, autorisent à lui attribuer une longueur de 60 m sur une largeur de 38. Le grand axe nord-ouest-sud-est faisait un angle de 55° avec le méridien. L'existence de blocs erratiques émergeant de l'arène implique que le sol en était nivelé de manière à recouvrir ces pointes rocheuses. On admettra donc qu'elle atteignait

le sommet des biseaux des blocs portant les orthostates, à une cote que précisent les niveaux relevés en trois points sur les blocs biseautés. Ils accusent les cotes de 190, 90 ; 190, 95 et 191, la dernière prise sur le bloc extrême du côté sud-ouest. Le sondage de 1957 avait permis de fixer la cote de la partie sud de l'arène autour de 190, 80.

A 1 m environ en avant du mur bordant l'arène, court un canal, large de 0,50 m à 0,70, très irrégulier, s'approfondissant jusqu'à 1 m dans la zone sud, et marquant, devant le portail nord et le *pulvinar* ouest, un aplatissement sensible de son implantation. Ce canal est fait de schistes grossièrement appareillés, et, en certains points, sa paroi du côté de l'arène englobe encore d'énormes blocs de molasse demeurés en place. A leur sommet, les deux murs du canal sont coiffés de deux rangs de briques de 0,05 m d'épaisseur. Le rang inférieur est constitué par une seule file présentant au canal la face de 0,28 m, et le rang supérieur par deux files placées transversalement de manière à présenter la face de 0,43 m. Le radier est fait de schistes à plat. Le point haut en est situé devant le local de service, situé à gauche de la porte nord. En outre, il marque, au droit du montant est de la grande porte, une brusque rupture de niveau. Les deux sections est et ouest, en pente vers le sud, se déchargeaient dans deux égouts aux radiers également dénivelés, passant sous le dallage de la porte sud où ils furent reconnus en 1860, lors de la construction de la gare du funiculaire. L'aménagement de ce canal remonte sûrement à la campagne de Rufus. Le peu de soin réservé à son implantation et à sa présentation s'explique par le fait qu'il devait être couvert par un plancher dont il sera parlé plus loin.

Les accès extérieurs. — A l'édifice de Rufus appartiennent aussi deux murs, extérieurs et parallèles au mur de façade, l'un en arrière du secteur le plus proche de la porte nord, l'autre dans les trois secteurs suivants. Ils supportaient le sol qui s'élevait rapidement vers l'ouest et le nord. L'interprétation de ces murs ne fait pas de difficulté. Entre les deux pans actuellement visibles et la façade de Rufus, le sol est nivelé à des plans différents de près de 2 m. En fait, compte tenu du relief mouvementé du sol extérieur, ces murs permettaient d'établir près des entrées secondaires des replats qui leur offraient des avenues commodas. Ainsi avait-on résolu le problème des accès comme au théâtre de Fourvière, antérieur d'un quart de siècle, et à l'odéon, postérieur d'un siècle et demi. Pour un édifice établi à flanc de colline, la logique était de l'isoler du relief par une rue plane sur laquelle ouvraient les différentes portes. Une différence cependant : ici ce n'est pas une rue continue qui enveloppe l'édifice par le nord, mais plusieurs « ruelles » de niveaux différents, accessibles là où le profil du sol naturel recoupait le plan de chacune d'elles. Au sud, où l'édifice dominait la région circonvoisine, la rue était maintenue à un plan continu par un système de soubassements dont les vestiges furent identifiés il y a plus d'un siècle.

Comparaisons. — De l'édifice de C. Iulius Rufus, les principales caractéristiques sont donc : a) le *podium* aménagé en partie sur le sol naturel, en partie sur une voûte annulaire posée elle-même sur le sol de molasse ; b) la *cavea* limitée à l'extérieur par un mur continu ; c) un seul *maenianum* accessible par des escaliers descendant du plan extérieur en direction de l'arène ; d) des gradins bas sur lesquels sont posés les sièges des prêtres délégués ; e) une arène nivelée dans le rocher, ne comportant aucun aménagement souterrain

et fort peu de canalisations. De ces caractéristiques, il en est quatre qui appellent des comparaisons entre le monument lyonnais et des édifices antérieurs ou presque contemporains, seul moyen de déceler à la fois ses aspects originaux et la place qu'il occupe dans l'évolution architecturale des amphithéâtres romains.

La liste des amphithéâtres construits avant l'époque flavienne n'est pas courte. Par différentes sources, on en connaît :

- à Pompéi, où semble né l'amphithéâtre-monument, vers 70-65 av. J.-C. ;
- à Sutri, vers le milieu du 1^{er} s. av. J.-C. ;
- à Luni.

Ces trois monuments datent donc de l'époque républicaine. Sous Auguste et Tibère, une série importante apparaît :

- à Rome, où Auguste déclare avoir donné des *uenationes bestiarum Africanarum... in circo aut in foro aut in amphitheatre* (*Res Gestae*, IV, 39). C'est sans doute l'amphithéâtre de pierre construit par L. Statilius Taurus en 29 av. J.-C., dans la partie sud du Champ de Mars qui est ici désigné³ ;
- à Aoste (*Augusta Praetoria*), où le monument fut érigé, semble-t-il, au moment de la fondation de la colonie (25 av. J.-C.) ou peu après⁴ ;
- à Suse (*Segusio*), qui, bien que maintenue cité indigène, put se donner un petit amphithéâtre récemment dégagé⁵ ;
- à Padoue (*Palauium*), dont l'amphithéâtre révèle par certains traits architecturaux sa haute antiquité⁶ ;
- à Pola (*Pola*), dont l'amphithéâtre bien conservé remonte au début de l'Empire⁷ ;
- à Piacenza (*Placentia*) ;
- à Spello (*Hispellum*), où ne restent visibles que quelques vestiges des murs⁸ ;
- à Spolète (*Spoletium*)⁹ ;
- à Foligno ;
- à Alba Fucens, dont l'amphithéâtre fut construit grâce aux libéralités de Q. Naevius Maero, préfet du Prétoire de Tibère¹⁰ ;
- à San Valentino, chez les Péligniens, où Sex. Pedius Lusianus Hirrutus fit élever un amphithéâtre à ses frais sous Tibère¹¹ ;

3 Cf. *Res Gestae divi Augusti*, éd. J. Gagé, Paris, 1935, p. 120. Suétone 43, note pour sa part : *circensibus ludis gladiatorisque muneribus frequentissime editis interiecit plerumque bestiarum Africanarum uenationes, non in foro modo nec in amphitheatro, sed et in circo et in saeptis, et aliquando nihil praelor uenationem edidit*. Sur le passage du pluriel (*amphitheatre*) au singulier (*amphitheatro*), voir les remarques de R. ÉTIENNE, La naissance de l'amphithéâtre : le mot et la chose, dans *Rev. études latines*, XLIII, 1965, p. 213-220, avec les critiques de P. Grimal, *ibid.*, p. 34.

4 P. BAROCELLI, *Forma Italiae. Regio XI Transpadana, I: Augusta Praetoria*, Roma, 1948. Plan de la ville avec position de l'amphithéâtre dans A. ZANOTTO, *Histoire de la Vallée d'Aoste*, Aoste, 1968, p. 21, fig. 6, p. 134, fig. 14 et dans J. PRIEUR, *La province romaine des Alpes Cottienes*, Lyon, 1968, p. 134, fig. 14.

5 A. PIVA, Scavi dell' anfiteatro romano, dans *Boll. soc. flem.*, 1928, p. 93 et s. ; P. BAROCELLI, Susa : anfiteatro romano, dans *Not. Sc. ant.* 1932, p. 4-14 ; C. CARDUCCI, Nuovi ritrovamenti archeologici in Piemonte, dans *Boll. soc. flem.*, XII-XIII, 1958-1959, p. 3-23 ; J. PRIEUR, *ouv. cit.*, p. 201-204, plan, p. 202, fig. 17, d'après C. CARDUCCI, *Guida di Susa*, p. 43.

6 G. GHIRARDINI, Scavi dell' anfiteatro di Padova, dans *Not. d. Scavi*, 1881, p. 225 ; A. MOSCHETTI, *Padova*, Bergamo, 1912, p. 14.

7 Voir FROTHINGHAM, *Roman Cities*, p. 277.

8 G. URBINI, *Spello, Bevagna, Montefalco*, Bergamo, 1913, p. 53 et s. et G. LUGLI, *La tecnica edilizia romana*, Rome, 1957, p. 643 et pl. XCX, 1.

9 C. PIETRANGELI, *Spoletium*, p. 60.

10 F. DE VISSCHER, L'amphithéâtre d'Alba Fucens et son fondateur, Q. Naevius Macro, préfet du prétoire de Tibère, dans *Rendiconti dell' Accad. Naz. dei Lincei*, ser. VIII, XII, 1957, p. 39-49.

11 C.I.L. IX, 3044 = I.L.S. 2689.

à Préneste, où l'*amphitheatrum dimidia pars* fut construite aux frais de M. Varenus Tyrannus, affranchi de M. Varenus Clarenus, lui-même affranchi en 21¹² ;

à Luccra (*Luceria*), dans le Bruttium, dont l'amphithéâtre fut érigé *loco privato suo* par un notable de la ville et dédié en l'honneur d'Auguste régnant et de la colonie¹³ ;

à Venosa (*Venusia*), où le premier état du monument paraît bien augustéen¹⁴ ;

à Lecce (*Lupia*), où il en est de même avant une réfection du II^e s. attestée par une inscription de Trajan trouvée en place¹⁵ ;

à Pouzzoles (*Puteoli*), doté dès l'époque augustéenne d'un petit amphithéâtre, avant la construction d'un autre grand édifice sous les Flaviens¹⁶ ;

à *Erdonia* ;

à *Tusculum* ;

à Syracuse, l'amphithéâtre daté aussi de l'époque augustéenne¹⁷.

En dehors de l'Italie et de la Sicile, deux amphithéâtres provinciaux remontent avec certitude à l'époque d'Auguste-Tibère, du moins pour les constructions en pierre¹⁸ :

celui de Merida (*Emerita*), en Espagne, qui date de 8/7 av. J.-C.¹⁹ ;

celui de Lyon, qui date de Tibère.

Dans une étude récente, consacrée à la datation — toujours discutée — des « arènes » d'Arles et de Nîmes, le regretté G. Lugli²⁰ a pu fixer certains critères chronologiques d'évolution du type architectural de l'amphithéâtre. En prenant appui sur eux au prix de quelques modifications de détails, essayons de comparer le monument lyonnais à ceux qui l'ont précédé et à ses contemporains.

Tandis que les amphithéâtres de Pompéi, de Sutri, et de Luni, tous trois pré-augustéens, ont leur podium et une partie de leurs gradins taillés dans la roche, ceux que l'on construisit sous Auguste et sous Tibère se détachèrent progressivement du roc. A Syracuse, l'arène et une partie de la *cavea* sont encore creusées dans le sol rocheux, le reste de l'édifice étant construit en *opus quadratum* et en *opus reticulatum*. A Lecce, le cas est un peu différent ; c'est le monument lui-même qui est pour moitié adossé au flanc de la colline et pour moitié

12 C.I.L., IX, 1333 = I.L.S. 5629.

13 R. BARTOCCINI, *Bull. del Museo dell' Imper. Rom.*, V, 1934 (*Bull. commun. di Roma*, LXII, 1934), p. 46 ; *A.E.*, 1937, 64 ; complété par J. GUEY, *Journ. des Sav.*, 1938, p. 73-74 ; *A.E.*, 1938, 110.

14 *Not. d. Scavi*, 1936, p. 455.

15 FULVIO, *Osservazioni sull' anfiteatro di Lecce*, Bari, 1908, *Arch. Anz.* 1938, col. 722 et s. ; *Palladio*, 1940, p. 287 ; *Bull. Arch. Com.*, 1942, *Notiz.*, p. 60 ; G. LUGLI, *ouv. cit.*, p. 244, 503, 513, 680, pl. CXXXVIII, 4.

16 *Not. d. Scavi*, 1915, p. 409 et s.

17 MANCERI, *Guida di Siracusa*, 1887 ; SERRADIFALCO, *Ant. della Sicilia*, IV, p. 108, 128 ; *Fasti Archeol.*, III, 1948, n° 3388 ; G. LUGLI, *ouv. cit.*, p. 513, 680, pl. XLV, 3.

18 Le premier amphithéâtre de Windisch (*Vindonissa*) date, semble-t-il, de l'époque de Tibère-Claude, mais il était en charpente posée sur un remblai de terre ; il faut attendre Vespasien pour que le second monument soit construit en pierre : cf. A. GRENIER, *Man. d'Arch. gallo-rom.*, III, 2, *Ludi et circenses*, Paris, 1958, p. 583-585. Il en fut de même peut-être à Fréjus, encore qu'on n'ait retrouvé aucune trace d'un édifice antérieur à celui de l'époque flavienne : A. GRENIER, *ouv. cit.*, p. 602-612. Après celui de Lyon, le plus ancien amphithéâtre gallo-romain daté avec certitude paraît être celui de Saintes, qu'une inscription rapporte au règne de Claude (C.I.L., XIII, 1038) : A. GRENIER, *ouv. cit.*, p. 650-657.

19 J. MENENDEZ PIDAL Y ALVAREZ, dans *Arch. Esp. Arq.*, XXX, 1957, p. 205-217 ; *A.E.* 1959.

20 La datazione degli anfiteatri di Arles e di Nîmes in Provenza, dans la *Rivista dell' Istituto Nazionale d'Arch. e Stor. dell' Arte*, n. s., XIII-XIV, 1964-65, p. 145-199. Après avoir examiné les arguments de G. Lugli, A. GRENIER, *ouv. cit.*, p. 631-639, en rejetait les conclusions et proposait de dater l'amphithéâtre d'Arles de l'époque flavienne, celui de Nîmes, de l'époque de Claude-Néron. Plus récemment et avec des arguments solides, et à notre avis, décisifs, R. ÉTIENNE, Date de l'amphithéâtre de Nîmes, dans *Mél. d'Arch. et d'Hist. A. Piganiol*, 1966, p. 985-1010 a montré que ce dernier était une construction flavienne.

construit sur de robustes arcades en *opus quadratum*. Dans l'ensemble, on remarque toutefois que de moins en moins l'arène, le *podium* et les départs d'escaliers sont élaborés aux dépens du rocher, comme on faisait à l'époque républicaine. A partir du milieu du 1^{er} siècle, on continue certes à exploiter les conditions du sol pour y aménager l'arène ; mais la *cavea* est désormais tout entière construite en surélévation. L'époque d'Auguste-Tibère se situe — si l'on peut dire — à la charnière de l'évolution. A cet égard l'amphithéâtre de *Lugdunum*, dont l'arène est nivelée dans la roche et le *podium* partiellement aménagé sur le sol naturel, partiellement sur une voûte annulaire, appartient bien à cette période de transition.

La construction d'une telle voûte mérite d'ailleurs elle aussi de retenir l'attention. A Lyon, une voûte en demi-anneau, interrompue aux portes et reposant directement sur le sol de molasse, supportait en effet — on l'a vu — une partie des gradins. Or, c'est là un aménagement qui ne se rencontre jamais à l'époque républicaine, mais qu'on voit apparaître dans les amphithéâtres augustéens et tibériens. Ainsi dans l'amphithéâtre espagnol de Merida, bâti à flanc de colline après que celle-ci eût été profondément creusée, pour réduire au minimum les murs de soutènement des gradins de la *cavea*, il n'y a pas trace de voûte annulaire²¹. Entre l'*ima cavea* et la *media cavea*, la circulation des spectateurs se faisait entièrement à l'air libre dans une *praecinctio* limitée par un mur de briques qui supportait les gradins de la *media cavea*. Plus haut, un deuxième *balteus* séparait la *media cavea* de la *summa cavea*. De telle sorte que les gradins, interrompus par des couloirs à l'air libre ne dessinaient pas un anneau homogène. De ces observations on a conclu avec raison qu'en 8/7 av. J.-C. (date de dédicace du monument, fournie par une inscription gravée sur le parapet des tribunes), les architectes espagnols n'avaient pas encore découvert la voûte annulaire qui devait assurer à la fois l'implantation des gradins, l'harmonieuse homogénéité de la *cavea* et la circulation souterraine des spectateurs. Ayant à bâtir un amphithéâtre, ils avaient « transposé leur expérience de constructeurs de théâtre » ; l'amphithéâtre restait encore l'addition de deux théâtres.

Vers le même temps, un peu plus tard peut-être, en Italie, le principe de la voûte souterraine paraît posé. A Padoue, la *cavea* comporte, en effet, un étroit corridor qui cerne tout le monument pour former un anneau continu. Les deux murs concentriques qui le délimitent, sans murs de refend, sont, il est vrai, d'une épaisseur si réduite qu'on pense que les superstructures de l'édifice étaient en bois. Le système des voûtes annulaires, supports de gradins en pierre ou en bois va se généraliser très vite dans les amphithéâtres de l'époque augustéenne. En Gaule, celui de Lyon est le premier à bénéficier de cette découverte architecturale. L'édifice de Rufus, construit en partie sur le rocher, en partie sur voûte annulaire, répond là encore au schéma du temps. On notera en outre — et ceci confirmerait que l'invention à ses débuts n'a pas encore été parfaitement exploitée dans ses implications utilitaires — que les spectateurs ne s'en servaient pas pour leur circulation.

L'amphithéâtre lyonnais ne comportait d'ailleurs — on l'a vu — qu'un seul *maenianum*, desservi par des escaliers qui menaient du plan supérieur vers les gradins inférieurs. Cette

²¹ Sur ce monument, voir D. J. Ramón MELIDA, *El anfiteatro romano de Mérida*, Madrid, 1919 et les remarques de R. ÉTIENNE, *art. cit.*, p. 993-994 et fig. 8-10.

particularité peut s'expliquer, certes, par référence aux amphithéâtres de l'époque républicaine qui tous présentent cette même simplicité d'ordonnance. Les édifices augustéens étant déjà dans leur ensemble plus complexes, le monument de Rufus apparaîtrait à cet égard comme une survivance de l'époque antérieure, si l'on oubliait qu'à la différence des autres amphithéâtres, sa fonction propre ne le destinait pas à accueillir les foules, mais seulement les délégués des soixante peuples de la Gaule. Cette singularité fonctionnelle suffit sans doute à justifier l'existence d'un unique *maenianum*. Il n'est donc pas nécessaire d'invoquer ici un conservatisme intégral. Pourquoi, à ce seul point de vue, l'édifice de Rufus n'aurait-il pas participé à l'évolution architecturale en cours ?

Il y a pourtant un autre point sur lequel il est resté original et même unique en son genre. C'est la disposition des gradins, aménagés très bas de manière à servir non pas de sièges pour les spectateurs, mais seulement de support aux sièges des spectateurs installés à l'occasion des réunions fédérales²². Mais là encore — on le voit bien — il s'agit d'une singularité fonctionnelle, puisque le premier amphithéâtre de *Lugdunum*, étroitement lié à l'autel de Rome et d'Auguste, avait une vocation essentiellement fédérale et religieuse, celle de recevoir, lors des cérémonies annuelles du 1^{er} août, anniversaire de l'inauguration par Drusus en 12 av. J.-C. de l'*Ara Romae et Augusti*, les représentants des cités gauloises.

Enfin, dernière particularité soulignée plus haut : la présence d'un mur extérieur continu limitant la *cavea* à l'extérieur. Là encore, le premier amphithéâtre lyonnais se laisse rapprocher d'édifices plus anciens. Et tout d'abord de l'amphithéâtre de Pompéi dont un mur continu soutient la partie supérieure de la *cavea*, renforcée — comme on sait — par des rampes qui servaient non seulement de contreforts mais en même temps d'escaliers d'accès aux gradins du haut pour les spectateurs. Un mur « fermé » soutenant la *cavea* se rencontre de même dans l'amphithéâtre augustéen de Padoue. Il est vrai que ce mode de construction se retrouve encore dans les amphithéâtres de Cassino²³ et d'Urbisaglia (*Urbs Salvia*) qui datent de la seconde moitié, voire de la fin du 1^{er} siècle. Dès l'époque julio-claudienne, des architectes plus hardis eurent l'audace de remplacer peu à peu ces murs extérieurs pleins par des murs percés d'arcades. L'édifice lyonnais de Rufus s'inscrit donc, à cet égard encore, dans une tradition architecturale de haute époque, immédiatement avant les innovations qui caractérisent les constructions claudiennes et néroniennes.

22 Aucun document lyonnais ne fournit de renseignements sur ces « mouvements » de sièges. Cependant, et en tenant compte du fait qu'il s'agit de théâtres et donc certainement des premiers gradins aménagés au niveau de l'*orchestra*, on ne peut pas ne pas faire un rapprochement avec les transferts de *subsellia* et de *sellae curules* qui, dans la célèbre inscription de Magliano (*tabula Hebana* : A.E., 1949, 215, lignes 50 et s.), sont prévus à l'occasion des *ludi Augustales, ex templo divi Aug(usti)* pour être disposés *in theatris* au moment des cérémonies, et puis rapportés dans le temple, une fois les spectacles achevés.

23 G. F. CARETTONI, *Casinum* (municipi e colonie), 1940, p. 78 et s. ; G. LUGLI, *La tecnica edilizia romana*, I, p. 481 ; II, pl. CXXVII, 3.

8 Le mur du podium, les blocs biseautés portant les orthostates, un fragment d'orthostate remis en place, et les couvertines moulurées qui coiffaient les blocs. *Au fond*, l'entrée nord et le montant de pierre relevé sur sa base. *En avant* le canal. Noter les entailles pour les poutres engagées dans les biseaux des blocs.

9 Le quart nord-ouest de l'édifice. *Au premier plan*, la chapelle, plus loin, le complexe des trois salles. On observe la pente très faible de la voûte qui portait les gradins des délégués. *A droite*, l'arène et son canal.

10 Un secteur restitué du podium à l'est de la porte nord. Orthostate coiffé d'une couvertine antique. *En arrière*, quelques-uns des gradins bas sur lesquels étaient disposés les sièges des délégués.

II. LE DÉCOR D'ORTHOSTATES

A une époque intermédiaire entre Rufus et Celsus, le mur entourant l'arène fut revêtu d'une garniture de blocs de calcaire dur de Fay. L'emploi de ce matériau n'est pas attesté avant le règne de Claude : il paraît pour la première fois dans le milliaire de la voie de Vienne, érigé en 44, et actuellement conservé à Solaise. D'autre part, l'étude du petit muret situé entre ces blocs et le local de service de la porte nord atteste que, à l'époque d'Hadrien où il fut construit, les orthostates étaient déjà en place. On tiendra donc que cette ordonnance remonte à la seconde moitié du 1^{er} siècle (fig. 8 et 9).

De ce décor, il ne demeure que les blocs biseautés qui en constituaient la base. Ils bordaient l'arène sur tout son périmètre, mais en cédant la place, devant les portes du grand axe, à des blocs de seuils. A l'est de la porte nord, quatre blocs biseautés sont visibles, le dernier disparaissant sous le remblai. A l'ouest, on en compte encore 14 à la file. Leur hauteur et leur largeur oscillent entre 0,54 m et 0,58, leur longueur entre 1,20 m et 2,36. Sur le biseau sont creusés des trous carrés de 0,12 m de côtés, groupés par couples dont les deux éléments sont distants de 0,60 m à 0,68. L'espace entre les couples varie de 1,25 à 2 m.

Peu profonds, ces trous ont le fond arasé sur un plan horizontal, ce qui suggère qu'ils recevaient l'extrémité de poutres de bois qui soutenaient un plancher couvrant le canal et nivelé avec l'arène. Une file de blocs analogues existait peut-être en bordure de l'arène, et la zone planchée pouvait être séparée de celle-ci par une palissade, selon le dispositif des modernes *plaza de toros*. Le biseau laisse libre, à la partie haute du bloc, un plat de 0,32 m sur lequel reposaient les orthostates qui alignaient leur pied sur l'arête supérieure du biseau. Aucune n'est demeurée en place car elles étaient de bonnes prises pour les pilliers de ruines du ^{xii}e siècle. Mais, gisant sur l'arène, un bloc, épais de 0,32 m, brisé dans les deux sens, haut encore de 0,75 m, large de 1,32 m, provient sûrement de ce décor et a été remplacé. Il livre la trace d'un scellement à crochet le rendant solidaire de la dalle voisine. L'étude des traces laissées par ces dalles sur les blocs biseautés semble réserver aux orthostates une largeur moyenne de 1,30 m. Leur hauteur était de 2,35 m environ, non compris les 0,45 m des chaperons qui les coiffaient. Dans un but qui échappe, le biseau des blocs semble avoir été peint en rouge, et cette couleur se retrouve sur la face de l'orthostate rétabli.

Coiffant ces dalles, des chaperons moulurés leur servaient de corniche. Les fouilles ont révélé onze de ces chaperons, dont trois à la file devant la petite citerne. Ils s'ajoutent à celui qui parut dans le canal en 1956, et à ceux que révélèrent les fouilles d'Artaud et celles de Chenavard. Leur surface portante, de 0,32 m, égale celle des blocs biseautés et l'épaisseur des orthostates. Ces blocs montrent, débordant du côté de l'arène de 0,14 sur une hauteur égale, une moulure en doucine dont le surplomb offrait une protection supplémentaire aux spectateurs. Une dalle a été artificiellement reconstituée à droite de la porte nord et coiffée par un élément de chaperon. Cette restitution permet de se faire une idée de l'apparence du podium, de sa position dominante et de l'encaissement de l'arène (fig. 10). La partie supérieure des chaperons est creusée de trous carrés de 0,08 m de côté, espacés entre eux de 0,60 m en moyenne. Là étaient scellés les montants d'une rambarde de fer. La nécessité d'établir cette rambarde s'imposa après que la restauration de Celsus eût exigé un relèvement général des gradins. Le niveau supérieur des chaperons n'offrait plus alors une protection suffisante contre une chute sur l'arène. Cette particularité confirme que les orthostates furent mis en place sensiblement avant la restauration de Celsus. Par la suite, cette rambarde fut remplacée par une autre, et les scellements de la nouvelle affectent un plan rectangulaire et sont espacés de 1,15 m environ.

III. LES TRAVAUX DE CELSUS

L'entrée nord. — Des travaux de Celsus (fig. 11), on connaît d'abord ceux de l'entrée nord, caractérisés par l'emploi des triples arases de briques²⁴. De proportions monumentales, elle comportait un large accès central et des dépendances latérales. Elle fut réalisée par l'élargissement à 13,50 m de l'entrée de Rufus, qui ne dépassait pas 5,50 m. Mesurant maintenant 6,68 m à son débouché sur l'arène, le passage central se rétrécit à 5,59 m au droit de la façade de Rufus, à 8 m en arrière, et cette largeur, analogue à celle de l'entrée primitive, suggère que l'élargissement fut établi de manière à ne point altérer la largeur initiale au droit de la façade extérieure. L'impossibilité d'étendre les fouilles interdit de déterminer la largeur de l'entrée du II^e siècle au droit de la nouvelle façade.

11 Plan des vestiges appartenant à la restauration de Celsus.

Ce passage central était encadré par deux murs qui s'épaississaient en s'éloignant de l'arène et en prenant de la hauteur. Larges, celui de l'est de 1,40 m, celui de l'ouest de 1,50 m du côté de l'arène, ils atteignaient respectivement 1,90 et 1,75 au droit de la façade de l'édifice de Rufus. La tête du mur ouest était en outre recoupée pour réserver un passage au système de la herse entre le local de service et la porte nord. Tous deux fournissent un très bel exemple de murs à triple rang de briques et leur arasement lors de la construction de la citerne en 1854, en détruisant les murs jusqu'au niveau supérieur de la seconde arase, permit de dégager un magnifique lit de briques qui fut heureusement photographié, car il fut immédiatement ravagé par les voyous du quartier qui avaient forcé l'accès du chantier (fig. 12).

Derrière ces murs couraient deux passages de 1,45 m de largeur, limités extérieurement par des murs sans arases de briques, relativement minces et plaqués

contre le terrain naturel. Ces murs s'épaississaient également en s'éloignant de l'arène, celui de l'est de 0,44 à 0,60 m, celui de l'ouest de 0,67 à 0,81 m.

A son débouché, le passage central était redivisé par deux piliers larges de 0,55 m et d'une profondeur égale. Celui de gauche a laissé en place une base de 0,22 de haut, sur laquelle fut relevé un montant haut de 2 m, couché à côté. Il limitait une entrée latérale de 1,02 m, dont le seuil montre encore la crapaudine de fer maintenant l'axe d'une porte dont la partie mobile a laissé sa trace sur la pierre. L'existence des entrées latérales ramenait la largeur de l'entrée centrale à 3,33 m.

24 Cf. *infra*, p. 88.

12 Arase de briques du mur ouest de la porte nord, nivelée sous le radier de la citerne. A peine découverte, elle fut détruite par des vandales.

Celle-ci devait être close par une herse que l'on abaissait pendant les combats et qui était commandée depuis un local de service, situé à l'ouest, interceptant le couloir latéral. Établi entre les deux premiers murs elliptiques dont il avait imposé la reconstruction, ce local, fortement trapézoïdal, était profond de 2,50 m. La moitié occidentale en était aménagée en un réduit voûté de 1,66 sur 1,80 m, dont l'entrée était partiellement obturée par deux blocs de pierre de taille superposés. Celui du bas est un soubassement enterré mesurant 0,78 sur 0,95 m de côté. Celui du haut 0,65 sur les deux faces et 1,20 m de haut. Il constituait un pilier puissant, capable de maintenir l'appareil commandant la herse de l'entrée voisine. Un énorme bloc erratique le renforçait au surplus, et le mur qui sépare ce local de l'entrée principale s'interrompt en son extrémité sud pour le passage des transmissions de la herse. En outre, un portillon spécial unissait ce local de service à l'arène : le seuil en est toujours en place.

Il n'est pas sans intérêt de signaler que les travaux de 1858-1860, pour la construction de la gare du funiculaire, révélèrent l'entrée sud. Il est malaisé de saisir les explications confuses de Martin-Daussigny, mais son plan coté permet quelques constatations intéressantes. L'entrée sud était large de 5,92 m et le mur ouest épais de 1,38 m, cotes analogues à celles de l'entrée nord. De surcroît, les travaux effectués en février-mars 1967, au droit de

l'immeuble, n° 14, rue Burdeau, ont atteint le mur oriental de l'entrée sud, large de 1,40 m. Sous le dallage, aux dires de Martin-Daussigny, couraient deux égouts, larges de 0,50, hauts de 1 m, dont les radiers étaient à des niveaux différents. Ils assuraient l'écoulement des deux secteurs du canal de l'arène où se constate le même décalage.

Le vomitoire nord-ouest. — A l'édifice du II^e siècle appartient le long vomitoire, encastré dans la molasse, qui permettait aux délégués des nations d'atteindre, par-dessous les gradins populaires, une porte du podium de Rufus axée sur le milieu du quadrant nord-ouest.

D'un point situé à 32,50 m de l'arène, longueur qu'il faut augmenter de l'épaisseur des pierres de taille de la façade pour connaître la largeur de l'anneau de la gradination, le vomitoire descend en forte pente. Large de 2 m au départ, il se réduit à 1,80. Les murs latéraux, banchés contre la molasse et parfois contre des poches de sable, oscillent entre 0,95 et 0,70 m de largeur. Hauts encore de 1 m dans le haut, arasés au centre, hauts de 1,80 m dans le bas, ils étaient revêtus de deux enduits successifs. Posé sur une couche de mortier à tuileaux, le premier était blanc avec une plinthe mouchetée au pinceau de noir et de rouge, haute de 0,47 et limitée par une bande noire de 0,057. Au-dessus était une plage rouge dont il demeurait peu de chose. Par la suite, toute la surface des murs fut piquetée à l'outil et recouverte d'un enduit blanc, épais de 0,025, orné de filets rouges et jaunes avec croisillons rouges. Dans les six derniers mètres court, au pied du mur nord, un caniveau en pierre, large de 0,40 m, avec canal central de 0,22.

En avant de l'ancienne façade de Rufus, l'emplacement de la ruelle de circulation extérieure fut occupé par un local trapézoïdal, large de 2,27 m au nord et 2,51 au sud, long de 8,90 m à l'est et 9,80 à l'ouest, recreusé dans la molasse et encadré de murs qui utilisaient en les aménageant des murs antérieurs.

Au centre de ce local, le vomitoire constitue un palier carré de 1,80 m de côté, dallé de pierres de taille, sur lequel ouvrent trois portes. Large de 1,49, celle de gauche a conservé seuil et montants de pierre, hauts encore de 1,70, larges de 0,35 et longs de 0,65. Les trois blocs montrent une battue pour le vantail fermant la salle que desservait la porte. Cette salle est trapézoïdale. Longue de 3,51 à droite et 4,43 à gauche, elle est large de 2,51 à l'entrée pour se réduire à 2,27. De la salle d'en face, la porte n'a laissé que le seuil qui donne accès à une pièce sensiblement carrée, dont les côtés oscillent entre 2,51 et 2,65 m. Dans les murs des deux salles étaient clouées des *tegulae* jointives, laissant contre les murs un vide sanitaire exigé par le fait qu'elles étaient enterrées. Par-dessus était un épais enduit. L'une des *tegulae* a livré l'estampille... NIREI.VRBICI.

La troisième porte, ouverte dans l'axe du vomitoire, donnait accès à la *cavea*. Une première marche, haute de 0,23, large de 1,66 m, avec une foulée de 0,35, était bloquée entre les montants de pierre des portes latérales. Elle montre des encastrement pour un dispositif de clôture dont le détail n'apparaît guère. Au-delà, le passage est rétréci de part et d'autre par le débord des maçonneries latérales, doublées de dalles verticales, larges de 0,66 m, épaisses de 0,14, dont le pied a laissé des vestiges. Réduite ainsi à 1,06 m, l'entrée de la *cavea* comportait plusieurs marches (fig. 13).

Sous le dallage du palier et sous les escaliers s'insinue le caniveau du vomitoire en direction d'une petite citerne aménagée sous les gradins, et qui mesure 1,45 sur 1,58 m. Appuyée au mur qui sépare le deuxième et le troisième secteurs et détermine son orientation aberrante, la citerne est limitée du côté opposé par un muret de 0,60, encastré dans la molasse. Les deux autres, qui portent la voûte, sont constitués par des masses maçonnées dont celle de l'est encoche le mur bordant l'arène. Dans l'angle ouest débouche le caniveau, haut de 0,35 m, large de 0,30, dont le radier est fait de schistes formant degrés. Il marque un coude en passant sous le mur B. Bien que le fond de la citerne soit constitué par la molasse naturelle, aucune décharge n'existait pour les eaux en direction du canal de l'arène qui passe cependant à très courte distance.

13 Le débouché inférieur du vomitoire nord-ouest, les deux montants de pierre encadrant la porte du local annexe. *A droite*, le petit escalier donnant accès aux gradins des délégués qui l'atteignaient par le vomitoire. Le local que dessert la porte garde encore à la base des murs un garnissage de *tegulae* clouées dans la maçonnerie.

14 La porte du vestibule desservant les trois salles jumelles. *A droite*, l'escalier donnant accès aux gradins des délégués.

Le vomitoire ouest. — Destiné, comme l'autre, à desservir le podium en s'insinuant sous les gradins du II^e siècle, ce second vomitoire atteignait la porte qui joignait immédiatement par le nord le système du *pulvinar*. Contraint à s'accommoder de structures préexistantes, il en tenait une allure irrégulière, par « articles » successifs et désaxés, qui contraste avec la rectitude du premier vomitoire. Comme lui, en revanche, il a été établi par recreusement de la molasse, et il trouvait une fonction seconde dans la desserte du couloir par lequel on atteignait les trois salles jumelles aménagées sous le podium.

On ne connaît que la partie inférieure de ce vomitoire, large de 2 m à 2,20. Encore est-elle composée de deux portions différentes. De la portion ouest, les murs latéraux, épais de 0,40 à 0,50, sont de simples garnissages de la molasse, si minces, d'ailleurs, qu'ils durent un jour être consolidés. En avant de l'enduit qui les revêtait furent dressés deux contre-murs de renfort, épais de 0,50 à 0,60 m et coupés de chaînes de pierres de taille. La largeur initiale du passage fut réduite à 1,20 m environ. Actuellement, ces renforts sont très altérés et les deux massifs qui subsistent alternent sur chacune des faces du couloir, mais des témoins poussent à admettre qu'ils existaient de manière continue sur les deux parois. La portion ouest se terminait à 5,80 du podium, là où chaque mur latéral marque un fort saillant et où le couloir s'élargit à 2,70. Cette portion terminale, trapézoïdale, mesure 3,30 au contact du podium. Elle forme une sorte de placette, fortement décalée par rapport à l'axe du vomitoire, et dessert l'accès aux gradins dont les premières marches, larges de 1,25, s'amorcent en son angle nord-est. Elle fut obtenue par le creusement de la molasse sur une hauteur excédant 2 m. Aussi bien, les murs habillèrent d'abord seulement le sol naturel. Toutefois, le mur nord, épais de 0,40 m, dut, un jour, être renforcé par deux contreforts de briques, larges de 0,25, espacés de 1,20 m.

Les trois salles jumelles. — Dans la paroi nord de la placette qui vient d'être décrite, ouvre une porte, large de 1,18 m, encadrée de montants de pierre de taille dont un seul a laissé des traces (fig. 14). Descendant une marche, on pénètre dans un premier local occupant l'emplacement d'une ancienne ruelle extérieure, long de 8 m d'un côté, de 9 de

l'autre, large de 1,93 m à l'entrée, de 1,78 à l'autre extrémité. Entièrement creusé dans la molasse, il utilise en les aménageant des murs de la première époque.

A 2 m à droite en avançant dans ce local, ouvre une embrasure de 2,10 m de large, dont l'arc montre l'emploi de claveaux de briques. Cette entrée est précédée par un seuil monolithe de 0,69 sur 2,38 m. Deux autres marches existent à l'intérieur de l'embrasure. Ainsi gagne-t-on trois salles jumelles entièrement creusées dans la masse molassique sur laquelle Rufus avait fait reposer les gradins de son podium. Séparées entre elles par des murs épais de 0,85 m, ces salles sont de plans très irréguliers, dus à ce que les murs latéraux sont radiants sur un point situé près du centre de l'arène, que le mur ouest est oblique sur leurs axes et que le mur oriental, plaqué contre l'ancien mur de l'arène, en épouse la démarche elliptique. Pour une raison qui échappe, ce mur de l'arène a presque totalement disparu au droit de ces trois salles, marquant ainsi un retrait dans sa continuité. Mesurées du nord au sud, les trois salles sont larges, à l'ouest, de 2,97 m, 2,10 et 2,38, à l'est de 1,92 m, 1,82 et 2,07. Leur longueur est, au nord, de 5,60 m, au sud de 5 m. Dans les murs qui les séparent sont percées deux embrasures un peu décalées, celle du sud large de 1,75 m, celle du nord de 1,62. Celle-ci a conservé intact son arc où paraissent des briques en claveaux simples.

Couvertes par le rampant sur lequel portaient les gradins, sans doute ces salles recevaient-elles un maigre jour des ouvertures réservées dans la masse de ces gradins. Dans l'une des salles est apparu, effectivement, un bloc comportant un élément de cul-de-four qui pourrait avoir appartenu à semblable meurtrière. Les voûtes montrent de doubles claveaux de briques. Le premier court à 0,35 m au-dessus de la génératrice, les claveaux, épais de 0,11, étaient distants entre eux de 0,35.

Bien que maigrement éclairées, les salles étaient soigneusement enduites, d'abord par une couche grise égalisant les creux de la maçonnerie, puis par une deuxième couche grise de 0,015 m, enfin par un enduit blanc et très fin de 0,0015. Par-dessus fut posée une nouvelle couche comportant une première strate de teinte crème, de 0,01, puis une seconde, très fine, de 0,002. Blanche également, celle-ci montre aux angles et sur chaque paroi, des bandes jointives d'un rouge carmin, larges de 0,02.

Le mur sud de la salle la plus méridionale mérite l'attention. Lorsque fut creusé le sol pour l'établissement des trois salles, le mur nord de la chapelle sous le *pulvinar* fut abattu. Un nouveau mur, épais de 0,80, fut alors dressé pour servir à la fois de piédroit à la voûte de la salle et à une autre voûte dont la génératrice aurait porté sur la face opposée : les premières assises de cette voûte existent encore, noyées dans un contre-mur, épais de 0,90, qui ferme la chapelle par le nord. L'idée fut probablement émise d'établir, sous tout ou partie du podium, une série de salles voûtées concentriques qui auraient englobé, entre autres, la région située sous le *pulvinar*. Ce dessein ne fut pas poussé jusqu'à son achèvement.

Les gradins. — Les travaux récents ont fait découvrir un certain nombre de pierres de taille appartenant de toute évidence à la gradination. Taillées dans le calcaire de Fay, elles intéressent toutes la restauration du II^e siècle.

La première, trouvée dans le couloir latéral ouest de l'entrée nord, est haute de 0,41 m et montre une face antérieure de 0,37. Par-dessous, une bande planée de 0,13, servait de joint avec le bloc inférieur. Au delà, le bloc, brut de taille, s'épaissit de 0,04. Large de 0,64, il montre un plat de 0,58 constituant le siège. Au delà, il est, sur 0,06 de long, bûché sur 0,02 d'épaisseur pour faire joint avec

le gradin supérieur. Après déduction des parties jointives, on attribuera à chaque gradin 0,37 de haut et 0,58 de profondeur.

Un second bloc porte indication de places réservées aux bouchers de Lyon. Une brisure à 0,46 m ne permet pas de connaître sa profondeur, mais la hauteur est de 0,37, analogue au précédent. Provenant comme lui de l'entrée nord, un troisième bloc mesure 1,30 m de long, 0,40 de haut et 0,55 de profondeur. Il porte mention de places réservées aux gens de Glanum²⁵.

Ces indications ont pour effet de nous permettre de fixer à 62 % la pente des gradins du II^e siècle, en contraste avec ceux du podium de Rufus dont la pente était de 35 %.

Dans l'entrée nord, plaqué contre le mur ouest, est apparu un bloc qui pose quelques problèmes. Son aspect est celui d'un garde-fou destiné à séparer les gradins du vide de la porte. Long de 1,90 m, épais de 0,29, il est haut d'un côté de 0,90, de l'autre de 0,47. Le matériau le date du II^e siècle, mais la pente de son profil incite à l'attribuer aux gradins du podium. On peut donc y voir un garde-fou posé au II^e siècle, mais relatif aux gradins de Rufus.

IV. DATATION ET CONSOLIDATION DES VESTIGES

L'analyse des maçonneries antiques fournit d'utiles critères chronologiques, mais qui ne sont valables que pour *Lugdunum*. Ils se présentent sous trois aspects : matériau et texture des murs, utilisation des briques, matériau des pierres de taille.

Une première époque recouvre les règnes d'Auguste et de Tibère. Le type en est le mur qui entoure le promenoir périphérique du théâtre augustéen, daté de 16-14 avant notre ère²⁶. Les maçonneries sont en moellons irréguliers de granit à feldspath rose, tiré des falaises du canyon de la Saône, en aval de Vaise. Ces moellons sont disposés en lits brouillés, par assises de 0,55 à 0,65 m de haut, les plus gros en bas, les moyens au milieu, le haut de l'assise étant régularisé par de petits blocs plats. Les briques n'apparaissent qu'aux chaînes angulaires, dans les embrassures, les arcs et les voûtes. Elles servent à régulariser les arêtes et, en lits simples ou doubles, alternent avec des blocs de granit taillés.

Les pierres de taille présentent deux origines chronologiquement distinctes. A l'époque Auguste-Tibère apparaissent les calcaires blancs et tendres du bas Rhône ; sous Tibère-Claude, les calcaires moins tendres du Rhône moyen. Il n'est pas possible de préciser le moment où l'on passe des uns aux autres. Le théâtre livre des calcaires de Glanum et l'amphithéâtre de Rufus des calcaires de Lens. Le calcaire de Seyssel, utilisé dans les tombeaux de Trion, doit être postérieur, car on n'aurait pas fait remonter le Rhône sur 250 km à des blocs que l'on pouvait faire facilement descendre sur 150. Sous Claude, l'exploration systématique des ressources de la région du Rhône moyen entraîne l'ouverture des carrières de calcaire blanc et dur de Villebois et de Fay, de provenance plus proche encore

25 Dans l'espoir raisonnable qu'une prochaine campagne donnera plus d'importance à la partie épigraphique qui lui incombe, M. J. Guey a préféré publier en leur ensemble les inscriptions et les monnaies révélées par des recherches qui ne peuvent être considérées comme achevées.

26 A. AUDIN, *Nouvelles fouilles au théâtre de Fourvière* (à paraître).

que celui de Seyssel. Dès lors, il sera utilisé pendant toute l'Antiquité, mais le plus ancien emploi connu est dans la borne milliaire de Solaise, citée plus haut²⁷.

Nous sommes mal renseignés pour la seconde moitié du 1^{er} siècle. Le manque de vestiges résulte probablement d'un arrêt de la croissance de la ville dû à la fois à l'incendie de l'hiver 64-65 et aux troubles politiques qui suivirent la mort de Néron. Toutefois l'expansion reprend sous Hadrien avec une exceptionnelle vigueur, inaugurée par la construction de l'aqueduc du Gier, qui entraîna le remodelage de la ville haute. Les imposants vestiges de cet ouvrage révèlent une technique nouvelle, sans doute importée par les architectes romains chargés de l'entreprise. Cette origine romaine ressort de l'emploi de l'*opus reticulatum*, dont on ne retrouve aucun autre exemple à Lyon, et qui, à Rome, avait eu grande vogue au début de notre ère, si bien que, chez nous, on y peut voir une certaine affectation d'un élégant archaïsme romain. L'aqueduc du Gier apporte une autre innovation : celle des arases de briques qui coupent horizontalement les maçonneries. A Rome, où les murs des grands édifices étaient entièrement faits de débris de briques tassés entre les parements, il était opportun de régulariser ces masses par des lits de briques entières. A Lyon, où les murs étaient en gros moellons, les arases servaient à limiter l'extension de l'humidité dans les maçonneries, à leur donner une certaine élasticité et une résistance à la fissuration.

A partir du moment où fut construit l'aqueduc, les maçonneries prennent, à Lyon, un aspect nouveau. Le type en est fourni par le mur qui domine encore la rue Cléberg, au nord du théâtre. Construit en assises de 1,40 m de moyenne, il est fait de lits réguliers de schistes tirés des carrières du vallon de Gorge-de-Loup, à la porte de Lyon. Chaque assise est coiffée de doubles arases de briques. Le blocage intérieur est fait de blocs informes de même matériau que le parement.

Le mur Cléberg offre deux rangs de briques. On avait, jusqu'ici, admis que l'emploi des doubles rangées caractérisait le règne d'Hadrien, les triples rangs appartenant au temps des Antonins. Cette vue était trop systématique. Certes, des édifices datés, comme le sanctuaire de Cybèle inauguré en 160²⁸, et l'odéon, qui lui est antérieur d'une dizaine d'années, emploient les triples rangs. Mais le dégagement de l'amphithéâtre des Trois-Gaules, daté de 130-136, en livrant des murs à triples rangs, incite à remonter à la fin du règne d'Hadrien une tradition qui, d'ailleurs, a pu coexister avec celle des arases doubles. Il demeure, cependant, que celles-ci précédèrent celles-là.

Il est très difficile d'établir des règles précises pour les époques plus tardives. Au III^e siècle, ce qui frappe, c'est l'emploi incohérent de la brique : briques brisées, d'épaisseurs différentes, en lits multiples. Mais plus encore, c'est la décadence de la technique de construction, qui répond à la fin de l'ère monumentale de *Lugdunum*.

*
* *

27 A. DE BOISSIEU, *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 365-368.

28 P. WUILLEUMIER, *Fouilles de Fourvière*, IV^e suppl. à *Gallia*, 1951.

A l'amphithéâtre des Trois-Gaules, la dernière difficulté fut la mise en état de la ruine et sa présentation. L'aspect des murs était, à la découverte, celui d'un tas de pierres croûlantes. Il fallait leur redonner un aspect et une solidité qui leur permit d'affronter désormais les intempéries. Cette consolidation s'en tint au strict minimum : elle consista spécialement au remplacement des mortiers anciens devenus gélifs et friables par un nouveau établi selon une formule qui permet de rendre aux vestiges la teinte blonde des maçonneries antiques.

Sur ce point, cependant, on a dépassé cette règle de discrétion. On a cru bon de restituer localement le haut mur qui enveloppait l'arène, de le coiffer d'un élément de chaperon, et de lui rendre cette couleur rouge qui avait été la sienne autrefois (fig. 10). Cette restauration a dessein de rendre sensible ce que pouvait être la fosse où des hommes, gladiateurs, bestiaires ou chrétiens, avaient affronté la mort sous les yeux d'une foule déchaînée.

Cette concession en a entraîné une seconde. En arrière de l'élément restitué du mur du podium ont été simulés quelques-uns des blocs des gradins, de manière à montrer de quelle manière les spectateurs se trouvaient placés derrière le garde-fou que constituait le chaperon du mur. Et sur l'un de ces blocs a été installé le moulage de l'inscription concernant les places réservées aux délégués gaulois. Cette restitution rend immédiatement sensible à l'œil et à l'imagination la manière dont l'édifice était utilisé.

Amable AUDIN et Marcel LEGLAY.

N. B. L'illustration de cet article est due pour les relevés à M. Lacharme (fig. 3, 4 et 11), pour les photographies à MM. Marc Levin (fig. 2 et 10), Georges Vermard (fig. 8, 9 et 12) et au Studio Villeurbannais (fig. 1).